



HAL
open science

Le paysage urbain pour analyser l'évolution urbaine d'une banlieue de Beyrouth : entre empilement de projets en tension et médiations

Jihad Farah

► **To cite this version:**

Jihad Farah. Le paysage urbain pour analyser l'évolution urbaine d'une banlieue de Beyrouth : entre empilement de projets en tension et médiations. *Paysages et images dans les pays en crises complexes*, 2019. halshs-03167357

HAL Id: halshs-03167357

<https://shs.hal.science/halshs-03167357>

Submitted on 12 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le paysage urbain pour analyser l'évolution urbaine d'une banlieue de Beyrouth : entre empilement de projets en tension et médiations

Jihad Farah – Université Libanaise

Ce texte aborde les notions de paysage et de crise complexe depuis un angle spécifique. Nous choisissons de fait de nous intéresser à un type spécifique de paysage, le paysage urbain, et à une crise complexe de lourdes conséquences, celle de l'évolution urbaine contemporaine. Cette dernière, caractérisée par une urbanisation rampante et une dynamique de fragmentation multiforme pose des défis environnementaux, sociaux, politiques et économiques majeurs¹. La périphérie confrontée à l'étalement urbain et le centre ancien transformé par la rénovation urbaine sont les scènes privilégiées de cette évolution et des défis qu'elle ramène. Toutefois, un autre type d'espace urbain, moins directement touché par ces changements dramatiques, a autant sinon plus de conséquences sur la construction de la géographie urbaine contemporaine des agglomérations : la banlieue.

La banlieue est un espace stabilisé au niveau de ses principales structures morphologiques, sociales et économiques. On est moins dans une logique d'étalement que de densification. Une population y est établie depuis un certain temps et une diversité d'activités économiques et sociales y sont implantées et constituent des lieux de rencontre et d'échange. Toutefois, dans la banlieue, le politique n'est lui que rarement stabilisé. La condensation et la fragmentation des acteurs politiques, économiques et associatifs et leur volonté d'affirmation et d'appropriation de l'espace rendent le politique – dans le sens d'arrangements entre acteurs – et le paysager rarement stabilisés.

Nous posons, dans ce texte qui restitue des résultats d'une recherche en cours², que la notion de paysage urbain peut offrir une ressource analytique pour décrypter la complexité de l'espace banlieusard. Cependant, cela nécessite préalablement une redéfinition de cette notion qui lui permette de transcender la dimension scénique (privilégiement du visuel, recherche d'une composition d'ensemble, esthétisme) qui la marque et mettre en avant sa dimension réticulaire : un assemblage de projets médiant et miroitant les relations entre les acteurs entre eux et avec les éléments matériels de l'espace.

Pour cela, et dans une première partie, nous revenons sur les notions de paysage urbain et de banlieue pour souligner leurs apports analytiques. Ainsi, nous y présentons d'abord la notion

1 À partir des années 90, on voit se développer une importante littérature dans les études urbaines décrivant et analysant ces phénomènes. À titre indicatif, nous citons ici quelques références majeures. Ascher François, *Métapolis ou l'avenir des villes*, Paris, Odile Jacob, 1995, p. 345. Bénit, C., Didier, S., Dorier-Apprill Elisabeth et Gervais-Lambony Philippe « Fragmentations », dans *Vies citadines*, éd. par E. Dorier-Apprill et P. Gevais-Lambony, Paris, Belin, 2007, p. 267. Dear Michael et Flusty Steven, « Postmodern urbanism », *Annals of the association of american geographers*, 88, 1998, p. 50-72. Frankhauser Pierre, The fractal approach. A new tool for the spatial analysis of urban agglomerations, *Population*, (10), 1999, p. 205-240. Graham Stephen et Marvin Simon, *splintering urbanism : networked infrastructures, technological mobilities and the urban condition*, Routledge, New York, 2001 p. 512. Mangin David, *La ville franchisée*, Paris, Editions de la Villette, Paris, 2004, p. 480. Marcuse Peter & Van Kempen Ronald, *Globalizing cities: a new spatial order*, London/Cambridge, Blackwell, 2011, p. 340. Navez-bouchanine Françoise (dir.), *La fragmentation en question: des villes entre fragmentation spatiale et fragmentation sociale ?*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 412. Secchi Bernardo et Grosjean Bénédicte, *Urbanisation sans urbanisme : une histoire de la « ville diffuse »*, Mardaga, Collection Architecture, p. 349. Veltz Pierre, *Mondialisation, villes et territoires : une économie d'archipel*, Paris, PUF, 2005, p. 288.

2 Cette recherche sur les paysages urbains s'inscrit dans un axe de recherche d'observation et d'étude des espaces de la banlieue et de la périphérie de l'agglomération beyrouthine, au sein du laboratoire CERDA du département d'urbanisme de l'Université Libanaise.

de paysage urbain et notamment ses usages dans la littérature pour analyser et agir sur les espaces périphériques et centraux. Nous revenons ensuite sur la banlieue comme un espace urbain en crise particulièrement important pour comprendre les évolutions de l'urbain aujourd'hui. Le cas de Beyrouth et sa banlieue sur lequel nous nous appuyons dans ce texte est démonstratif à cet égard. Dans une seconde partie, nous proposons une conceptualisation de la notion de paysage urbain qui puisse servir pour une analyse de l'espace banlieusard et ses tensions ainsi qu'une méthodologie d'enquête qui découle de cette conceptualisation. Dans une troisième partie, nous présentons des résultats de la recherche, à travers le cas d'Aïn er Roummané, un quartier dans la banlieue de Beyrouth, dont nous analyserons la construction socio-spatiale et l'évolution en mobilisant la notion de paysage urbain. Nous terminons par une conclusion provisoire qui met en avant les apports, limitations et potentialités que nous avons identifiés de cette interprétation de la notion de paysage urbain.

La notion de paysage urbain et l'analyse de l'espace urbain

Une notion polysémique et controversée

La notion de paysage urbain a déjà une longue histoire derrière elle. Françoise Chenet-Faugeras³ identifie ses premiers usages dans la littérature à la fin du XIXe siècle. Toutefois, elle reste floue et controversée.

Même dans ses premiers usages dans la littérature, plusieurs entendements de paysage urbain sont en compétition, voire en opposition. Aux illustrations de Bruges-la-Morte de Rodenbach, baptisant les perspectives de ville « paysage urbain », s'opposent les clichés d'un quotidien de Paris décrits par le poème « paysage » de Baudelaire.

L'évolution des rapports de la ville et du paysage apparaît ainsi assez nettement : la ville-paysage des origines est devenue "paysage de ville" puis "paysage urbain". C'est à la fois une dégradation, voire une destruction du paysage à tous ses stades (depuis le site jusqu'à sa représentation), et la possibilité d'une revalorisation de la ville et de son mobilier dans la mesure où "paysage" reste connoté positivement et implique peu ou prou un jugement esthétique [...]. Le problème est donc de savoir si le paysage peut être urbain sans cesser d'être un paysage, c'est-à-dire cette forme particulière de représentation, expression d'une volonté de conquête et de maîtrise symbolique de l'espace liée aux rêves humanistes du Quattrocento et de la Renaissance. [...] Le paysage urbain, c'est très exactement cette figure ironique de la perversion du paysage et de la ville. Il est ainsi un retour du refoulé, du banni. De là ces paysages misérabilistes de détritrus, de masures délabrées, de banlieues indécises et grises, de gazomètres et de cheminées d'usine. Le vrai visage du capital, l'envers du paysage virgilien ou du décor de La Cité idéale. [...] On entendra donc par paysage urbain, le spectacle de la ville au quotidien, vu par le promeneur qui, sans hiérarchiser, prend en charge le réel non plus d'un regard circulaire et englobant dans une volonté de totalisation immédiate, mais au rythme de la marche, en intégrant le temps dans sa perception.⁴

Malgré le flou et la controverse profonde qui entoure ce qu'elle désigne⁵, la notion de paysage urbain a été mobilisée très tôt pour l'analyse de l'urbain. Philippe Poullaouec-Gonidec et Sylvain Paquette⁶ reviennent sur la conceptualisation qui en est faite dans la géographie allemande dès la fin du XIXe siècle pour désigner les formes physiques d'une ville. Une conceptualisation qui sert à saisir de façon synchronique et diachronique la morphogénèse

3 Chenet-Faugeras François, « L'invention du paysage urbain », *Romantisme*, 83, 1994, p. 27-38.

4 Chenet-Faugeras François, *L'invention du paysage urbain*, op. cit., p. 33-34.

5 Bchir Jaber Naouel, « Le « paysage urbain » en question », *Projet de paysage*, 6, 2011, http://www.projetsdepaysage.fr/fr/le_paysage_urbain_en_question

6 Poullaouec-Gonidec Philippe et Paquette Sylvain, « Des paysages de l'urbain », dans *Paysages en perspective*, dir. par Philippe Poullaouec-Gonidec, Gérald Domon et Sylvain Paquette, Québec : Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 275-318.

urbaine. Hélène Jannièrre et Frédérique Pousin⁷ soulignent le poids de la conceptualisation qui en est faite en Angleterre, notamment par Gordon Cullen⁸, sous l'étiquette de « townscape ». Ce dernier serait une « philosophie de l'urbanisme » qui s'apparente à un « art de l'ensemble » mettant en relation des éléments physiques de l'environnement bâti et naturel, prenant en compte la dimension dramatique de la composition et donnant la primauté au visuel. Blaise Dupuis⁹ met en tension le townscape et les streetscapes, une autre conceptualisation du paysage urbain au ras de la rue, de sa sinuosité et de ses ruptures d'échelles, privilégiant l'esthétique. Dupuis voit la conceptualisation des streetscapes dans la tradition des écrits et travaux de Camillo Sitte¹⁰, Kevin Lynch¹¹, Aldo Rossi¹², Léon Krier¹³ et Jane Jacobs¹⁴. En France, Xavier Michel¹⁵ trace le développement de la notion de paysage urbain ressuscitée et conceptualisée en géographie dans la période 1960-1980. Il y voit une résultante de l'évolution de la ville se développant en larges agglomérations, de l'intérêt croissant pour les questions environnementales et d'une ouverture interdisciplinaire dans l'analyse de l'espace urbain. Le paysage urbain sort de son aspect tableau sentant « le peintre du dimanche » pour devenir un moyen d'analyse de la ville en géographie.

Aujourd'hui la notion est particulièrement mobilisée pour analyser les espaces périphériques et centraux des agglomérations urbaines.

Comprendre et transformer le paysage urbain périphérique

L'étalement rapide des villes depuis les années 60 constitue un phénomène mondial. Il prend différentes formes. Toutefois, marqué et alimenté par le développement des réseaux routiers et la mobilité automobile, il pose presque toujours la question centrale du rapport à la nature. En brisant la division pluriséculaire entre espace rural et espace urbain, le périurbain transforme profondément les espaces naturels et agricoles à des distances de plus en plus éloignées des centres des villes. Cela soulève des questions environnementales, sociales et politiques. Au niveau environnemental, cet étalement a des conséquences importantes sur l'organisation de l'espace naturel notamment en termes de biodiversité et de ressources hydriques – des conséquences qui pourraient prendre les formes d'inondations et de destruction rapide de milieux naturels¹⁶. Au niveau social et politique, on souligne les conséquences en termes de fragmentation sociale, d'isolement et de repli, voire de sécession¹⁷.

7 Jannièrre Hélène et Pousin Frédérique, « Paysage urbain : d'une thématique à un projet de recherche », *Strates*, 13, 2007, <http://strates.revues.org/4953>

8 Cullen Gordon, *The concise townscape*, London, Routledge, 1961, p. 199

9 Dupuis Blaise, Le mouvement du New Urbanism et le paysage urbain. La circulation d'une doctrine urbanistique, *Articulo*, 2, 2009, <http://articulo.revues.org/1133>

10 Sitte Camillo, *L'art de bâtir les villes : l'urbanisme selon ses fondements artistiques*, Paris, Seuil, 1996, p.188.

11 Lynch Kevin, *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 1969, p. 221.

12 Rossi Aldo, *The architecture of the city*, MIT Press, Collection Opposition books, 1982, p. 200

13 Krier Léon, *Architecture, choix ou fatalité*, Paris, Norma, 1996, p. 207.

14 Jacobs Jane, *The Death and Life of Great American Cities*, New York, Vintage books, 1961, p. 458.

15 Michel Xavier, « Paysage urbain : prémisses d'un renouvellement dans la géographie française, 1960-1980 », *Strates*, 2008, p.67-68

16 Johnson Michael, Environmental impacts of urban sprawl: a survey of the literature and proposed research agenda, *Environment and planning A*, 2001, 33, 4, 717-735. Wilson Bev et Chakraborty Arnab, The Environmental Impacts of Sprawl: Emergent Themes from the Past Decade of Planning Research, *Sustainability*, 2013, 5, 3302-3327. Camagni Roberto, Gibelli Maria Cristina et Rigamonti Paolo, *Urban mobility and urban form: the social and environmental costs of different patterns of urban expansion*, *Ecological economics*, 40, 2002, p. 199-216

17 Charmes Eric, *La vie périurbaine face à la menace des Gated Communities*, Paris, Harmattan, 2005, p. 219. Charmes Eric, *L'explosion périurbaine*, Institut français d'urbanisme. Université Paris VIII, Paris, 2010. Debry Jean-Luc, *Le cauchemar pavillonnaire*, Montreuil, L'échappée, 2012, p. 160. Dodier Rodolphe,

Pour faire face à – ou infléchir le cours de – une urbanisation marquée par le mitage et les grandes barres dans les champs, de nombreuses analyses et propositions s'appuient, plus ou moins directement, sur les différentes conceptualisations faites de la notion de paysage urbain. Dans ces approches la question de la nouvelle échelle urbaine – et particulièrement affectée par la mobilité automobile¹⁸ – et ses conséquences en termes de perception de l'espace est centrale. En choisissant d'adopter cette échelle pour aborder le paysage urbain, on peut se retrouver dans la lignée monumentale d'un paysage de ville comme celui de Brasilia. Toutefois, d'autres entrées existent pour aborder le paysage urbain de la ville dans son ensemble. Voir dans le paysage urbain – ou le construire comme – un « réseau de paysages » continu serait ainsi une possibilité¹⁹. Dans cette lignée le Landscape Urbanism est un courant qui fait ses marques.

Le Landscape Urbanism²⁰ articule paysage et écologie pour présenter une nouvelle voie d'aménagement urbain capable de prendre en compte et traiter les défis environnementaux. Il s'appuie sur la tradition paysagiste de Frederick Law Olmsted et son « système de parcs », ramenant une offre de nature localisée en ville, ainsi que sur le développement de l'écologie urbaine en discipline pouvant produire des prescriptions normatives pour orienter l'aménagement²¹. L'unité du Landscape Urbanism n'est pas le quartier mais bien le paysage à une échelle spatiale conséquente, son approche est moins en termes morphologiques que topologique intégrant le langage systémique de l'écologie avec ses infrastructures vertes et bleues et ses corridors.

Une autre voie, plus marquée par la morphologie des anciens tissus urbains, propose un modèle de ville articulé autour de quartiers denses interconnectés et qu'on appréhenderait à partir de l'expérience piétonne. Ainsi, le courant de New Urbanism²² propose une synthèse entre les traditions de townscape et streetscapes. Il associe fortement paysage urbain et émergence d'une vie communautaire locale. Il propose de contrer les lotissements à l'infini « sans âme » de la périphérie américaine par des villes nouvelles et des quartiers urbains denses connaissant une importante mixité fonctionnelle et sociale et une haute qualité de design des espaces publics. Cette prise en compte du social, des propositions d'aménagement spatial et paysager à l'échelle locale qui s'inscrivent dans une prise en compte des questions environnementales et climatiques et son inscription dans une logique de développement urbain capitaliste mènent le New Urbanism à se présenter comme une alternative durable au développement urbain périphérique en lotissements²³.

Habiter les espaces périurbains, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 220. Dodier Rodolphe et Cailly Laurent, « La diversité des modes d'habiter des périurbains dans les villes intermédiaires : différenciations sociales, démographiques et de genre », *Noroi*, 4, 205, 2007, p 67-80. Mangin David, *La ville franchisée*, op. cit.

18 Paquot Thierry, « La mise en paysage du quotidien urbain », dans *Penser la ville par le paysage*, éd. Par Ariela Masbounji, Paris, Éditions de La Villette, 2002. Paquot Thierry, « Le paysage urbain, l'écoumène de la modernité », *Ville contre-nature. Philosophie et architecture*, éd, par Chris Younès, Paris, La Découverte, 1999, p. 154-174.

19 Teller Jacques, « Paysage et projets urbains », intervention au colloque *Territoire, urbanisation et paysages*, organisée par la Conférence permanente de développement territorial, le 19 novembre 2004.

20 Waldheim Charles, *The landscape urbanism reader*, New York, Princeton Architectural Press, 2006, p. 288.

21 Léger-Smith Anaïs, « Analyse interprétative du discours du Landscape Urbanism et impact sur le développement des pratiques des paysagistes dans le contexte français », *Projet de Paysage*, 9, 2013, http://www.projetsdepaysage.fr/fr/analyse_interpretative_du_discours_du_landscape_urbanism_et_impact_sur_le_developpement_des_pratiques_des_paysagistes_dans_le_contexte_francais

22 Grant Jill, *Planning the Good Community: New Urbanism in Theory and Practice*, New York, Routledge, 2005, p. 296. Dupuis Blaise, « Le mouvement du New Urbanism et le paysage urbain... », op. cit.

23 Congress for the New Urbanism, *Charter of the New Urbanism*, 2013, New York, McGraw-Hill, p. 320.

Le paysage urbain des centres anciens

Les espaces urbains centraux font l'objet depuis les années 70 d'un intérêt particulier de la part des acteurs publics²⁴. À l'opposé des politiques aménagistes antérieures qui n'hésitaient pas à détruire des pans entiers de la ville ancienne pour répondre à des impératifs fonctionnalistes, de nouvelles politiques urbaines se focalisent sur la protection et la dynamisation de ces espaces urbains²⁵. La notion de paysage urbain a été aussi fortement mobilisée pour comprendre et agir sur leurs transformations contemporaines.

La piétonisation, la volonté d'y relancer l'activité commerciale, la mise en valeur du patrimoine et le redéveloppement de l'offre résidentielle des espaces urbains centraux guident les politiques urbaines qui leur sont dédiées. En termes d'aménagement, notamment des espaces publics, la tradition des streetscapes et les travaux d'auteurs récents qui s'en inspirent en défendant « l'échelle humaine » représentent une référence²⁶. Mais au-delà de cet usage prescriptif et opérationnel en aménagement, la notion de paysage urbain est mobilisée pour comprendre différents aspects de la transformation de ces espaces urbains.

Le développement du tourisme est une des principales causes des politiques de transformation des centres anciens. Le paysage urbain, notamment dans son aspect visuel, a un poids considérable sur l'appréciation touristique d'un site. Différents auteurs étudient l'esthétisation qui est faite de ces espaces dans cette transaction touristique, depuis le point de vue de l'offre (les aménageurs)²⁷ ou de la demande (les touristes)²⁸. L'étude du paysage urbain sert aussi à mesurer la gentrification²⁹ des espaces urbains centraux, ou encore à analyser, à travers la place accordée au paysage urbain de ces espaces dans les documents de marketing territorial, la représentation qu'en ont et les projets que lui vouent les décideurs publics³⁰.

La banlieue, un espace urbain en crise

Dans le contexte français, banlieue est à la fois un terme confus renvoyant à des registres fort différents et un mot portant une forte charge cognitive³¹. « Le même mot désigne donc une réalité juridique devenue administrative, un objet des sciences sociales, un thème médiatique et un champ nouveau de l'action de l'Etat, depuis qu'il a nettement territorialisé ses politiques publiques »³². Plus important, la banlieue est perçue comme un espace de relégation³³, de

24 Tomas François, « Les temporalités du patrimoine et de l'aménagement urbain », *Géocarrefour*, 79, 3, 2004, p. 197-212.

25 Schoonbrodt René, *Vouloir et dire la ville*, Bruxelles, AAM Éditions, 2007.

26 Gehl Jan, *Pour des villes à échelle humaine*, Paris, Écosociété, 2013, p. 274. Gehl Jan et Svarre Brigitte, *How to study public life*, New York, Island Press, 2013, p. 168.

27 Fortuna Carlos, Peixoto Paulo, « Politiques patrimoniales et réhabilitation urbaine au Portugal », *Pôle Sud*, 22, 2005, pp. 127-141.

28 Gravari-Barbas Maria, Belle, propre, festive et sécurisante : l'esthétique de la ville touristique, *Norois*, 178, 1998, p.175-193.

29 Ter Minassian Hovig, « Le paysage de la gentrification à Barcelone », *Strates*, 13, 2007, <http://strates.revues.org/6312>

30 Wolff Jean-Pierre, « Les paysages urbains dans la campagne des élections municipales de 1995 », *Cahiers de la Méditerranée*, 60, 2000, p. 51-64. Vlès Vincent, « Entre redynamisation urbaine et banalisation des espaces : tensions et enjeux de l'urbanisme touristique », *Monde du tourisme*, 2011, 1, 3, p.14-25

31 Champagne Patrick et Sedel Julie, *Les médias et la banlieue*, Éditions Le bord de l'eau, collection Poch'BDL, 2013, p. 308

32 Fourcaut Annie, « Pour en finir avec la banlieue », *Géocarrefour*, 75, 2, 2000, p. 101-105.

33 Oberti Marco, « La relégation urbaine, regards européens », dans *L'exclusion, l'état des savoirs*, éd. par Serge Paugam, Paris, La Découverte, 1996, p. 237-247

marginalité avancée³⁴, de crise profonde³⁵ de la ville qui n'arrive plus à articuler ses trois vitesses : un centre gentrifié, une banlieue reléguée et une périphérie éclatée et fragmentée³⁶.

Dans ce texte, nous nous alignons sur l'idée de la banlieue en crise. Toutefois, nous soulignons la spécificité du contexte français, fortement ancré dans l'histoire urbaine et politique du pays. Ceci représente un énorme obstacle à la translation de grilles d'analyse propre à la banlieue française vers l'étude d'autres pays. Néanmoins, la catégorie géographique banlieue reste pertinente dans le cadre de l'analyse de l'évolution urbaine. En fait, ce qui est spécifique à la France c'est moins l'existence des trois catégories centre/banlieue/périphérie que la relégation et la « fossilisation » de la banlieue. Ainsi, d'autres cas de figures sont possibles pour la banlieue. C'est le cas du schéma proposé par Ghorra-Gobin³⁷ pour la banlieue américaine contemporaine. Elle trace les contours d'une banlieue qui passe d'un espace résidentiel habité par une population de « couleur blanche » à un espace à fort dynamisme économique multiracial et multiethnique. On commence même à identifier dans certaines banlieues qui se densifient le retour du piéton, symbole de la chute de la dernière distinction démarquant banlieue et quartiers centraux. Plus important, les changements démographiques et socioéconomiques dans cette banlieue ont des conséquences lourdes sur la gouvernance des villes et la politique nationale. C'est dans des traits proches de ce cas de figure américain que se définit la situation de la banlieue beyrouthine.

Le terme banlieue n'est pas nouveau à la littérature urbaine sur Beyrouth. Il est toutefois remarquable qu'il ait toujours été lié à une forme ou une autre de crise urbaine. Il a représenté un espace où se concentrent, entre autres, les « tanakés », quartiers informels et camps, englobés sous la dénomination de « ceinture de misère »³⁸. Il a été lié, pour l'époque d'avant la guerre civile (1975-1990), à la montée du communautarisme³⁹. Pendant la guerre, c'est l'espace par excellence de structuration des « territoires idéologiques »⁴⁰. Dans l'après-guerre, on y retrouve l'essentiel des quartiers informels beyrouthins⁴¹. C'est ici que succombent les grandes interventions ⁴² (ELYSSAR, LINOR et autres) inscrites dans le « projet de

34 Wacquant Loïc, « Les banlieues populaires à l'heure de la marginalité avancée », *Les grands dossiers des sciences humaines*, 4, 2006, p. 30-33

35 Donzelot Jacques, *Quand la ville se défait. Quelle politique face à la crise des banlieues ?*, Paris, Éditions du Seuil, 2006, p. 185.

36 Esprit, « La ville à trois vitesses : la gentrification, la relégation et la périurbanisation. La France urbaine après la politique de la Ville », numéro spécial, mars-avril 2004

37 Ghorra-Gobin Cynthia, « La banlieue, rêve américain ou espace en voie de disparition ? », *Esprit*, 2013, pp.121-130

38 Bourgey André et Phares Joseph, « Les bidonvilles de l'agglomération de Beyrouth », *Revue de Géographie de Lyon*, 1973, 48, 2, p. 107-139.

39 Khuri Fuad, *From villages to suburbs : order and change in greater Beirut*, Chicago, The University of Chicago Press, 1975, p. 286.

40 Davie Michael, « Les marqueurs de territoires idéologiques à Beyrouth 1975-1990 », *L'affiche Urbaine*, 1992, <http://almashriq.hiof.no/lebanon/900/902/MICHAELDavie/MARQUEURS/Affiches-a-Beyrouth.html>.

Beyhum Nabil, *Espaces éclatés, espaces dominés: étude de la recomposition des espaces publics centraux de Beyrouth de 1975 à 1990*, Thèse en sciences sociales à l'Université Lyon II, 1991.

41 Charafeddine Wafaa, « L'habitat illégal dans la banlieue sud », dans *Reconstruire Beyrouth, les paris sur le possible*, éd. par Nabil Beyhum, Lyon, Maison de l'Orient, 1991. Clerc-Huybrechts Valérie, *Les quartiers irréguliers de Beyrouth : une histoire des enjeux fonciers et urbanistiques dans la banlieue sud*, Beyrouth, IFPO, 2008, p. 407. Fawaz Mona, « An Unusual Clique of City-Makers: Social Networks in the Production of a Neighborhood in Beirut (1950-75) », *International Journal of Urban and Regional Research*, 32, 2, 2008, p. 565-585.

42 Harb Mona, « La reconstruction de la banlieue sud-ouest de Beyrouth: une négociation entre Etat et acteurs politiques », dans *Reconstruction et réconciliation au Liban, Négociations, lieux publics, renouement du lien social*, éd. par Huybrechts Eric et Douayhi Chawqi, Les Cahiers du CERMOC, n° 23, Beyrouth, IFPO, 1999. Deboulet Agnès et Fawaz Mona « Contesting the legitimacy of urban reconstruction and highways in

reconstruction et métropolisation »⁴³ porté par l'État central. C'est le territoire où la guerre et la reconstruction continuent à Beyrouth, notamment avec la guerre de 2006, le projet de reconstruction Waed⁴⁴ et avec des lignes de démarcations⁴⁵ qui se maintiennent ou émergent.

Bien sûr la banlieue n'est pas l'unique espace de crise à Beyrouth. La métamorphose des espaces centraux sous le poids d'une gentrification multiforme⁴⁶, et l'expansion dramatique de la périphérie pour inclure pratiquement la totalité des zones centrales du pays sont tout aussi porteuses de crises⁴⁷. Toutefois, nous nous inscrivons dans une ligne de recherche en études urbaines qui voit un intérêt de donner une plus grande attention à l'espace des banlieues. En fait, comme le propose Michael Davie⁴⁸ avec sa « banane bleue de Beyrouth », les banlieues représentent l'essentiel du nouveau « centre retourné » de l'agglomération. C'est ici que se concentrent de plus en plus des activités économiques diversifiées et que s'installe une population de jeunes ménages de la classe moyenne (créative?). Plus important, c'est ici qu'on retrouve des acteurs associatifs impliqués dans l'évolution des quartiers et des acteurs municipaux bricoleurs et ayant des ressources qui leur permettent d'agir⁴⁹.

Il nous semble qu'il n'est pas exagéré de penser que l'évolution des banlieues et leur structuration, démographique, économique, spatiale et surtout politique aura certainement des implications profondes sur la structuration de l'ensemble de l'agglomération, voire du pays. Face à cet enjeu, dans les dernières décennies, la recherche urbaine travaillant sur Beyrouth a multiplié les cadres théoriques et les outils pour tenter de saisir la complexité de l'évolution des banlieues. C'est dans ce contexte que s'inscrit notre proposition de mobiliser la notion de paysage urbain. Toutefois, cela nécessite d'abord d'avancer une conceptualisation de la notion qui soit adaptée à cette tâche.

Beirut's informal settlements », dans *Cities and sovereignty: identity politics in urban space*, éd. par Davis Diane et Libertun de Duren Nora, Bloomington, Indiana University Press, 2011.

43 Huybrechts Eric et Verdeil Eric, Beyrouth entre reconstruction et métropolisation, *Villes en parallèle*, 2000, 32-33, p. 83-103.

44 Fawaz Mona, « The Politics of Property in Planning: Hezbollah's Reconstruction of Haret Hreik (Beirut, Lebanon) as Case Study », *International Journal of Urban and Regional Research*, 38.3, 2014, p. 922-934.

45 Ababsa Myriam, « Idéologies territoriales et pratiques urbaines des riverains de l'ancienne ligne de démarcation de Beyrouth », *Villes et frontières*, éd. par Bernard Reitel, Patricia Zander, Jean-Luc Piermay et Jean-Pierre Renard, Paris, Economica-Anthropos, 2002. Tohmé Annie, « L'urbanisation de la plaine de Hadath à la fin de la guerre : recompositions sociales à Hay el-Amercan », dans *Reconstruction et réconciliation au Liban*, éd. par Eric Huybrechts et Chawqi Douayhi, 1999, p. 45-65, Bou Akar Hiba, « Contesting Beirut's Frontiers », *City & Society*, 24, 2, 2012, p. 150-172.

46 Krijnen, Marieke, and Christiaan De Beukelaer, « Capital, state and conflict: the various drivers of diverse gentrification processes in Beirut, Lebanon », *Global Gentrifications: Uneven Development and Displacement*, éd. par Loretta Lees, Hyun Bang Shin et Ernesto Lopez-Moralés, Bristol/Chicaho, Policy Press, 2015, p. 285-309.

47 Faour Ghaleb, Haddad Théodora, Velut Sébastien et Verdeil Eric, « Beyrouth: quarante ans de croissance urbaine », *Mappemonde*, 79, 2005 <http://mappemonde.mgm.fr/num7/articles/art05305.html>

48 Davie Michael, « Beyrouth, de la ville centrée à la ville retournée: une approche de l'espace public contemporain au Liban », *Fonctions pratiques et figures des espaces publics au Liban*, éd. par Davie May, Beyrouth, ALBA, 2007.

49 Farah Jihad Et Teller Jacques, Bricolage Planning: understanding planning in a fragmented city, dans *Urban Development*, Serafim Polyzos, In-Tech, 2012, <http://hdl.handle.net/2268/115768>. Farah Jihad et Teller Jacques, Territorialisation des controverses : Métropolisation, déterritorialisation et (re)territorialisation à Beyrouth : la place des controverses, *Métropoles*, 16, 2015.

Proposition de conceptualisation et d'opérationnalisation de la notion de paysage urbain

Le paysage urbain comme médiateur de projets individuels et collectifs

La notion de paysage urbain a été sévèrement attaquée⁵⁰. Certains auteurs y voyant un non-sens ou une notion révolue qui ne peut être utile pour parler de nos villes contemporaines. Trois idées fondatrices de la notion sont remises en question. Ainsi, l'idée de « l'ensemble », au fondement de l'idée même de paysage et mise en avant dans la notion de paysage urbain à travers les traditions du townscape et de la composition urbaine aménagiste, est perçue aujourd'hui comme totalement inadaptée à la réalité de la ville tentaculaire et fragmentée contemporaine. Dans le même sens, la mobilité rapide automobile remet la pertinence du paysage urbain comme scène embrassée par un œil humain à partir d'un point de l'espace ou d'un parcours piéton. Enfin, le poids de l'esthétique dans la tradition paysagiste est critiqué pour son incapacité à saisir les enjeux sociaux, voire pour son exacerbation des crises sociales comme ça peut être le cas avec sa légitimation parfois d'interventions qui peuvent alimenter une dynamique de gentrification.

Ainsi, on se retrouve devant le choix de récuser la notion ou d'essayer de la reconstruire différemment. Comme on a montré plus haut, des conceptions originales ont été proposées dans les dernières décennies. Dans ce qui suit nous proposons notre propre conceptualisation de la notion qui s'appuie sur des propositions faites par différents auteurs et que nous réarticulons d'une façon spécifique pour nous servir dans l'analyse de l'évolution urbaine des banlieues.

Nous nous inscrivons ainsi dans la suite de la conceptualisation du paysage comme assemblage de projets proposée par Dovadeau⁵¹ :

Tous les paysages résultent de projets, qu'ils soient agricoles, industriels, touristiques, patrimoniaux, voire domestiques à une échelle plus réduite. Les paysages que nous observons sont l'assemblage de ces différents projets auxquels s'ajoutent les héritages qui sont, eux-mêmes, des traces de projets anciens. Les paysages sont donc un palimpseste dans la mesure où ils traduisent de nombreux projets, parfois contradictoires, rarement simultanés, et d'échelles diverses (du projet du propriétaire à celui de la politique agricole européenne). Cette complexité fait du paysage un système (tous ces projets agissent en rétroaction les uns des autres) instable et difficile à maîtriser.

Nous pensons que cette conceptualisation est fort intéressante car elle met en avant trois idées qui permettent de redéfinir le paysage urbain. Une première idée, ancrée dans la tradition de la notion de paysage urbain, notamment celle du townscape, est le lien fort entre construction de la forme spatiale et pratiques de la vie d'une communauté humaine vivant dans cette forme spatiale. Le paysage urbain émerge ainsi comme un projet collectif de cette communauté. Toutefois, un projet difficile à stabiliser. La seconde idée, celle de système, au centre de la notion de projet, signifie le besoin d'articulations/arrangements stabilisés entre les différents acteurs de ce projet, et entre ses différents objets et espaces pour que le projet « fonctionne » et produise l'harmonie requise. La troisième idée, rattachée aussi à la notion de projet, est en fait la tension inhérente entre les traditions d'ingénierie et de pilotage déterminant chacune une façon différente de « faire projet ». Face à un projet produit par un mécanisme progressif linéaire, défini par anticipation par un ingénieur et basé sur une économie opposant ressources et objectifs, se dresse le projet comme bricolage de ressources disponibles, itération et articulation d'arrangements localisés. Analyser le paysage urbain revient ainsi à identifier les

50 Pour une présentation du débat voir Bchir Jaber Naouel, « Le « paysage urbain » en question », op. cit.

51 Dovadeau Hervé, L'évaluation du paysage, premier acte des politiques paysagères, *Projet de paysage*, 2, 2009, <https://hal-agrocampus-ouest.archives-ouvertes.fr/hal-00729242>

différents projets dans un lieu, leurs auteurs, leurs montages spécifiques et leurs possibles articulations dans un projet plus large.

Reste qu'identifier ces projets et leur articulation ne va pas de soi. S'il est effectivement possible de s'appuyer sur différentes grilles d'analyse socio-spatiale, nous pensons qu'une proposition dans l'ouvrage de Ralf Brand et Sara Fregonese⁵² sur l'environnement urbain, la polarisation et la cohésion pourrait être utile. De fait, ces auteurs en s'appuyant sur la tradition de la théorie de l'acteur-réseau proposent de voir dans les objets de l'espace urbain des miroirs et des médiateurs. Ils miroitent dans leur forme les relations entre les différents groupes sociaux vivant dans, ou utilisant, un espace urbain. Ils peuvent toutefois aussi médier entre ces groupes sociaux, à travers leurs (non-)usages et sémiotiques et en ramenant des arrangements localisés. Bien que l'ouvrage se focalise sur des groupes polarisés ou radicalisés socialement ou politiquement, il nous semble tout à fait possible d'élargir la portée initiale de la grille pour considérer les tensions et arrangements entre acteurs aussi divers qu'une municipalité, une association de commerçants, une société immobilière, un ministère, une association locale, un parti politique, un acteur religieux, ou simplement des habitants.

Par suite, ce que nous proposons est de lire l'espace de la banlieue comme un paysage urbain en palimpseste fait de projets qui s'articulent ou se confrontent à travers les objets de ce paysage, produisant harmonies et crises.

Méthodologie d'investigation et d'analyse

L'opérationnalisation de ce cadre conceptuel dans l'analyse de l'espace de la banlieue propose de se focaliser sur le quartier comme unité de référence pour l'analyse. Ici le quartier est moins entendu comme une unité administrative que comme une unité socio-spatiale marquée par une toponymie dominante qui permet de l'identifier. L'idée est de saisir à travers le paysage urbain (palimpseste) qu'offre ce quartier les relations entre ses acteurs à travers leurs projets dans ce paysage.

Cette approche envisage d'identifier dans le paysage urbain, ses objets et ses mouvements, les différents projets des acteurs et leur interaction. Pour cela, nous pensons qu'il est judicieux de commencer par un bref historique de l'émergence de ce quartier et de ses transformations historiques pour identifier les principaux acteurs et événements qui ont contribué à le façonner. Toutefois, notre intérêt se focalise principalement sur le paysage urbain actuel, ses objets et ses mouvements.

Pour cela nous nous intéressons d'abord aux objets et mouvements qui relèveraient de projets qu'on pourrait qualifier de projets de « l'individuel » ou du « quotidien ». Ceux-ci incluent les structures résidentielles et commerciales, l'affichage publicitaire commercial, les espaces ouverts privés (jardins, parkings, terrains de sports...), les objets sémiotiques disposés par l'habitant sur sa propriété privée (ex. les mazars⁵³), mais aussi les voitures et les scooters, leur stationnement et leur mouvement ou encore l'animation de la rue par les passants, les bandes de jeunes au coin d'une rue, les vieux se retrouvant devant une épicerie ou les clients d'un café.

De cette première toile de fond nous passons aux projets qu'on pourrait qualifier de « collectifs ». Ces projets cherchent à médier entre les projets individuels et les différents acteurs du quartier en proposant des objets permettant articulations (spatiales) ou des narratives de rassemblement (sémiotiques). Ces projets « collectifs » peuvent être classés en quatre principales catégories : les projets religieux-communautaires, les projets associatifs, les

52 Brand Ralf et Fregonese Sara, *The Radicals' City: Urban Environment, Polarization, Cohesion*, Surrey, Ashgate, 2013, p. 192.

53 « Oratoires en l'honneur d'un saint », voir Tohmé-Tabet Annie, « Les mazar de Beyrouth ville-municipale : localisation, croyances et pratiques », *Chrétiens et sociétés*, 11, 2004, 137-149.

projets partisans et les projets publics. Ceux-ci incluent les équipements et infrastructures visibles, les espaces verts, les espaces publics (terrains de jeux, placettes...), les éléments sémiotiques affichés sur l'espace public (ex. statues, affiches, banderoles, graffitis...), l'animation de l'espace, l'éclairage, le traitement de façades, les parkings.

L'analyse des objets se fait principalement à partir de leur localisation, forme, accessibilité et usages mais aussi et surtout sur l'identification de leurs « auteurs » et leurs intentions. Elle se base par suite sur l'observation in situ, la prise de photos, la cartographie, une enquête auprès des usagers du quartier (résidents, travailleurs ou passants) et des entretiens avec les principaux acteurs « collectifs ». Cette analyse se fait à deux échelles. D'abord celle du quartier dans son ensemble, ensuite celle d'espaces spécifiques.

À l'échelle du quartier nous sommes intéressés par identifier les façons dont les différents projets « collectifs » entendent articuler les projets « individuels » et comment ils s'articulent entre eux. La focalisation sur des espaces spécifiques où un ou des acteurs « collectifs » ont réussi à produire « leur » paysage urbain ou, au contraire, la tension entre les différents projets mène à des situations de tension – voire contribue à une polarisation sociale – permet une lecture plus fine des enjeux socio-spatiaux de l'évolution de ce quartier.

La partie suivante revient sur l'application de cette grille pour saisir l'évolution socio-spatiale du quartier d' Aïn er Roummané dans la banlieue de Beyrouth.

Aïn er Roummané un paysage banlieusard en tension

Nous restituons dans cette partie différents éléments d'une recherche en cours sur le paysage urbain de l'espace banlieusard à Beyrouth, appliquant la méthodologie présentée plus haut. La recherche étant toujours en cours, nous présentons un cas sur lequel nous avons suffisamment d'éléments, celui du quartier d' Aïn er Roummané dans la banlieue sud-est. Toutefois, nous n'entendons pas dresser ici un tableau complet de la situation du quartier, mais de brosser les principaux aspects et les premières conclusions que nous en tirons. Cette partie est ainsi divisée en trois sous-parties, la première trace un bref historique d'Aïn er Roummané se focalisant sur les éléments et acteurs ayant le plus contribué à façonner son paysage urbain. La deuxième présente les principales caractéristiques des projets « individuels » et « collectifs » et leurs acteurs. La troisième se focalise sur une zone à l'est d' Aïn er Roummané où la municipalité a réussi à fédérer à travers un paysage urbain caractéristique par son ouverture, les projets de différents acteurs religieux, associatifs et économiques. Nous y procédons aussi à une comparaison rapide avec la situation sur l'ancienne ligne de démarcation.

Émergence et évolution d'un quartier



Figure 1 - Carte de localisation de Aïn er Roummané

Source : Farah (2015) sur base de plan CartoDB

Aïn er Roummané est une zone toponymique qui n'a pas de réalité administrative, à cheval sur les deux communes, de Chiyah et Forn ech Chebbak dans la banlieue sud-est de Beyrouth. Au début du XXe siècle c'était encore principalement des champs à la marge des deux principaux pôles que forment à l'ouest le quartier Mar Mekhael autour de l'église de même nom à Chiyah et centre de la localité et au nord le souk de Forn ech Chebbak sur la route de Damas. Cependant avec le développement de l'industrie dans l'agglomération Beyrouthine, sous le mandat français (1920-1943) on voit apparaître les premières usines au nord-est d'Aïn er Roummané, le long de la route de Saïda. Le boom économique que connaît Beyrouth dans les décennies 1950-1970 ramène un exode rural massif vers la ville. Cet influx se concentre principalement dans les banlieues proches de Beyrouth dont fait partie Aïn er Roummané. Ceci provoque un changement dramatique de son paysage urbain. La construction bat son plein avec des immeubles atteignant les sept ou huit étages. De nouvelles rues sont tracées. Quelques équipements et services s'installent progressivement dans le quartier. Le changement social est tout aussi aigu. L'ancienne population, issue des communes de Chiyah et Forn ech Chebbak et principale propriétaire des terrains à l'époque, se retrouve minoritaire. Les nouveaux venus⁵⁴, surtout de classes moyennes, s'installaient souvent en familles entières dans certaines rues du quartier. Toutefois, ce qui marque le plus le quartier, comme d'autres communes de la banlieue sud-est de Beyrouth à majorité communautaire chrétienne, c'est l'ancrage fort des principaux partis communautaires chrétiens⁵⁵. Il n'est pas anodin que

54 Pour certains venus de Syrie et de Palestine, une population issue par exemple de la bourgeoisie alépine de communautés chrétiennes représentaient la majorité de la population de certaines rues à Aïn er Roummané.

55 Principalement les Phalanges Libanaises de Pierre Gémayel et le parti National Libéral de Camille Chamoun.

l'événement considéré comme déclencheur de la guerre civile libanaise (1975-1990) se soit déroulé à Aïn er Roummané ⁵⁶.

Avec la guerre, Aïn er Roummané connaît une métamorphose importante de son paysage urbain. De fait, la ligne de démarcation qui va séparer les deux Beyrouths pendant quinze ans passe à Aïn er Roummané. Cette ligne de démarcation va représenter un front entre une Aïn er Roummané tenue par les partis communautaires chrétiens et les quartiers de Chiyah et de Haret Hreik qui deviennent après les combats partie de la banlieue sud contrôlée d'abord par les partis progressistes et leurs alliés palestiniens et plus tard par les partis communautaires chiites. Bâtiments éventrés par les obus et criblés de tirs, routes coupées par des barricades, usines brûlées représentent les vestiges d'un paysage de la dévastation. La population qui reste dans le quartier se replie vers les aires au nord et à l'est du quartier. Parallèlement au paysage de guerre, se met en place à Aïn er Roummané un paysage caractéristique de ce que Michael Davie appelle les territoires idéologiques⁵⁷. Les locaux des milices deviennent de nouvelles centralités dans le quartier. Elles représentent un maillage à partir duquel se met en place le dispositif d'affichage politique servant à marquer le territoire. Ce dispositif englobe des éléments de sécurité comme les points de contrôle, les statues et autres mémoriaux érigés par les milices, les banderoles, drapeaux et posters dans la rue ou encore les processions et autres manifestations organisées qui rythment l'usage de l'espace public du quartier. Dans le territoire idéologique, construction idéologique de la communauté et contrôle de l'espace, notamment dans son aspect paysager, vont de paire.

La fin de la guerre, le démantèlement des milices et le retour de l'État ramènent progressivement un nouveau paysage à Beyrouth : celui de la reconstruction. Si la vie reprend vite à Aïn er Roummané avec le redémarrage de l'activité de construction qui accompagne le nouveau dynamisme économique de la capitale, dans de larges secteurs du quartier, le paysage de dévastation de la guerre (immeubles éventrés, destructions...) tarde lui à passer. Ce n'est qu'avec le retour des municipalités en 1998 qu'on peut voir un changement de fond au niveau du paysage du quartier. De fait, les nouvelles équipes municipales, notamment celle de Chiyah, portent des projets pour leurs communes, dont un certain nombre se concentrent à Aïn er Roummané. C'est sur cette époque de l'après-guerre que se concentrent les deux parties suivantes.

Un empilement de projets « individuels »

Une première catégorie de projets individuels à Aïn er Roummané est celle de la construction et la rénovation de bâtiments⁵⁸. Dans ce quartier, la grande majorité des bâtiments est résidentielle. On retrouve néanmoins, sur certains axes principaux, une concentration d'immeubles dédiés aux bureaux ou accueillant logements et bureaux. Hors les quelques rares irréductibles habitations individuelles, le stock des bâtiments peut être divisé en trois grandes catégories. La première regroupe ceux qui ont été construits lors du boom immobilier de la banlieue l'avant-guerre. Elle comprend des bâtiments de cinq à six étages en moyenne, et concentrés principalement au nord et centre du quartier. Ils y forment une importante densité caractérisant une image du quartier, auprès de la population et des visiteurs, comme surpeuplé. Il est à noter que l'absence de parkings dans ces immeubles, rend le stationnement dans cette zone du quartier très difficile et contribue à cet effet de surpeuplement. Deux

56 À savoir le massacre des passagers palestiniens d'un bus passant dans le quartier par des phalangistes, en représailles à l'assassinat le jour même d'un des leurs à Aïn er Roummané lors de l'inauguration d'une église en présence de Gémayel lui-même.

57 Davie Michael, « Les marqueurs de territoires idéologiques... », op. cit.

58 Nous avons décidé de considérer l'activité de construction et de rénovation comme relevant de projets individuels car elle s'inscrit principalement dans la logique de l'offre et demande d'un marché très libéralisé.

raisons contribuent à leur aspect quelque peu mal entretenu. D'un côté, bien qu'assez protégés de la ligne de démarcation ces bâtiments ont subi certains effets de la guerre. De l'autre, dans un contexte de paupérisation et de mise en application de la loi de protection des anciens loyers⁵⁹, nombreux propriétaires délaissent l'entretien des espaces communs, ce qui se reflète sur l'aspect des façades et des entrées d'immeubles. Plus récemment, mais encore à une faible échelle, on commence à observer des projets de rénovation de ces bâtiments. Cette rénovation qui comprend souvent une subdivision des appartements vise de petits ménages de classe moyenne cherchant des logements qui leur conviennent – en termes de superficie/prix – dans cette zone stratégique de l'agglomération proche des principaux axes routiers. La deuxième catégorie est celle des bâtiments construits dans l'après-guerre. Elle comprend des immeubles plus hauts atteignant les douze étages. On les retrouve surtout à l'est et au sud du quartier. Ils s'adressent à une classe moyenne de jeunes ménages⁶⁰. Mieux entretenus et généralement avec des parkings, les rues dans lesquelles ils se développent contrastent fortement avec ceux de la zone des anciens immeubles. La troisième catégorie comprend les immeubles détruits sur la ligne de démarcation⁶¹.

Outre les immeubles qui représentent un élément structurant du paysage urbain du quartier, l'activité commerciale a aussi son poids. Cette activité commerciale peut être divisée en cinq catégories. La première est faite des épiceries et autres petits commerces qu'on retrouve au rez-de-chaussée des immeubles et qui représentent des lieux de sociabilité locale – ou du moins de construction de lien – dans le quartier. C'est des commerces modestes, souvent sans enseignes et parfois sans vitrines. Ils sont moins présents dans les zones nouvellement construites du quartier, du fait que le rez-de-chaussée est souvent attribué au stationnement des voitures des résidents de immeubles. La deuxième catégorie est celle des axes commerciaux. On trouve principalement trois axes commerciaux dans le quartier : rue Rizkallah Semaan, rue Maroun Maroun et une artère commerciale qui se développe récemment dans la zone à l'est du quartier. Ces axes commerciaux sont larges avec des trottoirs et concentrent un grand nombre de commerces de tout genre, allant des magasins de vêtements aux agences bancaires. Ces commerces sont relativement bien entretenus avec des vitrines disposant les produits à la vue du passant. On remarque sur ces axes commerciaux la saturation en enseignes. La troisième catégorie est celle des centres commerciaux. Ces centres se développent dans la période de l'après-guerre. Il faut dire que dans cette période cette zone de l'agglomération voit l'émergence d'un grand nombre de centres commerciaux. Ainsi, dans la proximité proche d' Aïn er Roummané on retrouve des centres commerciaux de taille conséquente comme City Centre, Beirut Mall et Abraj. À Aïn er Roummané, on les retrouve surtout à la périphérie du quartier et sur les principaux axes routiers comme le centre Galaxy sur l'avenue Camille Chamoun, le nouveau centre Tayouné en construction sur la route de Saïda. Au cœur du quartier on retrouve certains grands bâtiments qui articulent commerces au rez-de-chaussée et premier étage et bureaux aux étages. Toutefois, ces bâtiments, ne se démarquent que de façon limitée du paysage offert par les axes commerciaux du quartier sur lesquels ils se concentrent. La quatrième catégorie est celle des commerces de voiture. De fait, la route de Saïda et l'avenue Michel Zakour qui représentent en gros les limites ouest et sud du quartier concentrent un grand nombre de commerces de voitures. Certains de ces

59 Gelant les loyers pour protéger les locataires qui n'arriveraient pas forcément après la guerre à se maintenir dans les quartiers centraux et les premières banlieues de l'agglomération avec la montée des prix immobiliers dans l'après-guerre.

60 Il est à noter que depuis 2006, et suite à la guerre qui a particulièrement affecté la banlieue sud de Beyrouth, de nombreux entrepreneurs de la communauté chiite commencent à développer une offre résidentielle, notamment au sud et ouest d'Aïn er Roummané, s'adressant à des ménages de la classe moyenne chiite voulant sortir de la banlieue sud.

61 Nous reviendrons plus en détails sur eux quand nous présenterons le projet municipal de Chiyah.

commerces sont de simples parkings où s'amassent les voitures offertes à la vente. D'autres sont de grandes concessions de marques comme Nissan et Mazda avec de grandes salles d'exposition donnant sur la rue. La cinquième catégorie est celle des commerces dits « centres d'amusement », c'est à dire des jeux du hasard : poker, machines à sous... Leurs façades fermées ou feutrées, ils s'imposent sur la rue par leurs énormes enseignes, fluorescentes la nuit. Concentrés sur des points près de l'ancienne ligne de démarcation, ils sont souvent accompagnés de commerces de boissons alcooliques.

L'impact de l'activité commerciale sur le paysage urbain du quartier est encore plus accentué par la présence d'enseignes d'affichage publicitaires. Toutefois, celles-ci se concentrent sur les axes routiers périphériques du quartier et certains points sur les axes commerciaux au sein du quartier. On peut observer dans le quartier un autre type d'affichage individuel, celui de la piété : les mazars. À la différence de l'affichage politique ou religieux institutionnel – auquel on reviendra plus loin – la grande partie des mazars sont construits par des privés sur leur propriété en acte de piété : demander aux saints concernés la protection de celle-ci.

Les espaces ouverts et verts individuels⁶² sont relativement rares. On peut trouver certains terrains de sports et de jeux payants dans les zones à l'est du quartier. Les parkings sur des terrains privés, assez présents à la fin de la guerre, commencent à devenir de plus en plus rares et sont remplacés par des immeubles. Quant aux espaces verts privés (principalement des jardins), hors ceux du jardin de la villa du président de la municipalité de Chiyah au centre du quartier, ils sont généralement de taille très réduite.

La voiture, stationnant ou en mouvement, est aussi une part intégrale du paysage urbain du quartier. Klaxonnant, stationnant sur les trottoirs, lâchant ses gaz de ses échappements, la voiture est omniprésente notamment sur les principaux axes à la périphérie et dans le quartier. Si la position stratégique du quartier dans l'agglomération renforce son attraction pour les ménages cherchant à s'installer à Beyrouth, elle pèse sur le quartier en en faisant un lieu de passage. Cela a des conséquences pour le déplacement piéton au sein du quartier. Le scooter est tout aussi présent. Il est une alternative à la voiture, notamment chez les jeunes et les livreurs. Mais il a aussi une dénotation bien négative. Bruyants, fumants, conduits par des jeunes sans permis, ils sont aussi utilisés par des bandes de jeunes dans leurs « incursions » dans les quartiers voisins, ainsi que par les voleurs de sacs « à l'arrachée ».

Enfin, les corps humains constituent une part importante du paysage urbain de ce quartier. De fait, c'est un quartier très animé avec beaucoup de passants. Ce passage est concentré sur les axes commerciaux. Mais on peut aussi voir le déplacement des écoliers allant aux, et revenant des, nombreuses écoles du quartier, le jeu des enfants et des jeunes au ballon dans les parcelles encore vides autour des bâtiments ou dans les cul-de-sacs. Enfin, les épiceries du coin et autres petits magasins représentent des lieux de retrouvailles quotidiens notamment pour de nombreux seniors désoeuvrés habitant le quartier.

Ces différents types de projets individuels et leur empilement décrivent un paysage urbain complexe et diversifié. Il met aussi en avant une tension entre différents types d'usages et de pratiques possibles du quartier et entre les différents profils de sa population et de ses usagers. Un exemple de tension est entre la vocation du quartier comme quartier résidentiel et entre différentes réalités et pratiques que reflètent les éléments du paysage ici présentés. C'est le cas par exemple de la saturation automobile et la nuisance sonore qu'elle génère, renforcées par le manque de parkings et la transformation de certains axes routiers dans la périphérie et au sein du quartier en axes structurants de la mobilité dans cette partie de l'agglomération. C'est aussi le cas avec le développement d'activités commerciales autour des principaux axes au sein du quartier et en grands centres commerciaux dans sa périphérie. Outre l'impact sur la circulation

62 À entendre ici dans le sens de privé

au sein du quartier, cette activité commerciale a tendance à faire monter les prix de l'immobilier et faire pression sur le marché résidentiel au sein du quartier. C'est le cas surtout avec la présence importante d'une certaine jeunesse désœuvrée, voire affectée par une certaine délinquance, et de pratiques qui sont socialement rejetées par la population du quartier⁶³, comme l'usage des scooters, le commerce d'alcool et les « centres d'amusement ». Enfin, l'important influx de nouveaux résidents, visible à travers le grand nombre de bâtiments résidentiels construits après la guerre, n'est pas sans conséquences sur la structure de la population résidente du quartier. Si pour une certaine partie de la population présente de longue date dans le quartier, un esprit de communauté est présent et alimenté par une certaine mémoire du quartier d'avant-guerre et de la guerre, celui-ci n'est pas forcément partagé par le reste de la population. Les espaces de sociabilité de proximité, qui s'affichent le plus dans le paysage urbain autour des commerces du coin et de l'appropriation de l'espace des entrées d'immeubles et certaines rues en cul-de-sac par les jeunes et enfants, représentent un moyen de développer le lien et construire la communauté locale. D'autres espaces de médiations sont offerts par les projets de différents types d'acteurs qu'on présente dans ce qui suit.

Les projets « collectifs » de médiation

Nous reprenant ici les projets que nous qualifions de collectifs et qui visent à proposer des arrangements spatiaux ou des narratives qui permettent d'articuler les projets individuels éclatés d'Aïn er Roummané. Quatre types d'acteurs collectifs proposent de tels projets.

La médiation du religieux-communautaire

Aïn er Roummané est habitée principalement d'une population appartenant aux communautés chrétiennes. Au Liban, les différents rites religieux sont autant de source de différenciation communautaire au sein des adeptes de la même religion chrétienne. À Aïn er Roummané, trois communautés sont particulièrement bien représentées : la communauté maronite, la communauté grecque catholique et la communauté grecque orthodoxe. La première est la plus ancienne, puisque les populations des villages de Chiyah et de Forn ech Chebbak, avant l'urbanisation massive de l'avant-guerre étaient de cette communauté. Les deux autres sont bien représentées au sein des populations qui s'installèrent dans le quartier à partir des années 50. On n'observe aucune ségrégation résidentielle entre ces différentes communautés.

Les églises représentent les centralités des cultes religieux et la première forme de l'affirmation spatiale de la présence d'une communauté religieuse. C'est ici que se déroulent les messes, mais aussi différentes activités socioreligieuses en lien avec des événements comme les mariages, les obsèques. C'est aussi ici, dans le cas de différentes églises, que se trouvent les locaux d'associations affiliées à l'église et le lieu où ils organisent diverses activités hebdomadaires. À Aïn er Roummané, on peut voir des églises de différentes tailles et situations. On a d'abord l'église Saint-Georges de la communauté maronite à l'est d'Aïn er Roummané. Construite en architecture contemporaine dans l'après-guerre, elle dessert une importante paroisse. Le bâtiment de l'église comprend de nombreux locaux d'associations (fraternités religieuses, mouvements de jeunes, scouts) affiliés à la paroisse. La grande place devant l'église, son ouverture sur son entourage (pas de muraille) et la hauteur du bâtiment dans un espace pas encore assez urbanisé en font un élément marquant du paysage. Deux autres églises dans le quartier sont en construction, Saint-Maroun (paroisse maronite) et Notre-Dame-de-la-délivrance (paroisse grecque catholique). De même elles sont conçues pour représenter des monuments marquants et des foyers de l'action religieuse dans le quartier. Une quatrième église, l'actuelle Notre-Dame-de-la-délivrance de la paroisse grecque catholique, se trouve au rez-de-chaussée d'un immeuble dans la zone centrale du quartier. Au

63 D'après une enquête que nous avons menée dans le quartier.

niveau immobilier, le siège de l'association caritative internationale catholique Caritas est aussi présent dans la zone à l'est du quartier. Toutefois, malgré sa taille, ce bâtiment ne contribue à aucune narrative et ne propose aucune articulation spatiale ou fonctionnelle avec son entourage.

Une deuxième manifestation paysagère des projets communautaires au sein du quartier prend la forme de processions, autres fêtes religieuses et activités périodiques qui se déroulent hors de l'espace des églises et dans l'espace public du quartier. Ces activités peuvent être particulières à une communauté (ex. le Jeudi Saint célébré par l'église grecque catholique, la visite du patriarche maronite ou les célébrations de l'élection d'un nouveau patriarche, la fête de Saint-Georges organisée par les fraternités et mouvements de jeunes de la paroisse du même nom sur les espaces publics à l'est du quartier) ou rassemblant les différentes communautés (comme les processions lors du passage des reliques de Sainte-Thérèse-l'Enfant-Jésus dans le quartier).

Outre les églises et les processions, c'est surtout à travers le marquage spatial, par des ensembles statuaires et des croix monumentales, qu'on peut lire le projet de paysage religieux-communautaire dans le quartier. Ainsi les trois ensembles statuaires de la Vierge-du-Miroir, de Saint-Elie et de la Pietà de plusieurs mètres de haut et de large, se présentant en continu sur une portion de la rue Maroun Maroun, sont des éléments iconiques du paysage du quartier. Des croix en bois, de plusieurs mètres de haut, sont aussi placées sur différentes intersections routières. À celles-là s'ajoutent les différents banderoles, guirlandes et posters qui sont érigés sur les piliers électriques et placardés sur les murs de quartier. À la différence des petits mazars individuels, cet affichage religieux est avant tout un marquage territorial identitaire. Il est à remarquer, qu'à la différence des églises et certaines animations qui reflètent les différenciations entre les communautés chrétiennes, ce marquage, dans son ensemble, propose une narrative identitaire « chrétienne » partagée par l'ensemble de ces communautés et qui sera d'ailleurs approprié par certains partis communautaires chrétiens et même par la municipalité.

La médiation du politique

À Aïn er Roummané, trois partis politiques sont particulièrement bien implantés et s'affichent dans l'espace public du quartier : les Phalangistes, les Forces Libanaises (FL) et le Courant Patriotique Libre (CPL). Les phalangistes, le plus ancien de ces partis a une forte implantation dans le quartier qui remonte aux années 50. Les deux autres partis, issus de la guerre civile ont aussi leur ancrage dans le quartier. Aïn er Roummané a une place particulière dans la narrative et la mémoire partisane des FL. C'est la « forteresse de résistance » qui a permis de freiner l'offensive militaire des « adversaires » au début de la guerre et établir la ligne de démarcation. À la différence des deux autres partis qui ont contrôlé le quartier pendant la guerre, le CPL présent dans le quartier ne met pas en avant une narrative historique pour exprimer son rapport au quartier. Il est à noter qu'une histoire de combats pendant la guerre et un positionnement politique actuel, au sein de coalitions politiques rivales, opposent sévèrement ces partis.

Bien qu'ils aient été absents du paysage politique libanais, dans l'après-guerre, pendant quinze ans⁶⁴, le marquage de leurs « territoires idéologiques » pendant la guerre n'a pas été

64 Principaux perdants politiques de la guerre civile, ces trois partis furent absents du paysage politique de l'après-guerre. Le général Aoun, leader du CPL, ainsi que le président Gemayel, chef des phalangistes ont été en exil en France. Samir Geagea, leader des FL, a lui été emprisonné de 1994 à 2005 pour condamnations d'attentats politiques. Les trois partis étaient dissous. Ce n'est qu'avec les événements politiques de 2005 qui provoquent un changement de fond du paysage politique libanais qu'ils reviennent pour représenter les principaux partis représentants les communautés chrétiennes au parlement et participer aux coalitions du 8 et 14 mars qui polarisent la vie politique libanaise depuis cette date.

démantelé. C'est ainsi que les mémoriaux aux « martyrs » des phalangistes et des FL ont été maintenus. La « statue de cartouches » des phalangistes, très iconographique, marque toujours une des entrées du quartier. Toutefois, depuis leur « retour » en 2005, ces partis contribuent au paysage urbain du quartier.

Comme pendant la guerre, les locaux des partis représentent un ancrage important de ces partis dans le quartier. De fait, hors l'enseigne du parti, on trouve des grands posters portant les portraits du leader et parfois des banderoles affichant des slogans ou messages partisans. Les locaux des FL et du CPL se trouvent sur des artères principales dans et sur la périphérie du quartier. Par contre, ceux des Phalangistes, plus nombreux, sont éparpillés dans différentes zones du quartier. C'est dans les locaux que se déroulent l'activité régulière des partisans et certaines activités ouvertes au grand public (conférences, célébrations...) qu'ils organisent. Toutefois, la visite des locaux reste limitée. Pour toucher le plus grand nombre, les partis louent ou empruntent des salles dans le quartier.

Hors les locaux, les partis organisent parfois, notamment lors des campagnes électorales, des meetings et d'autres événements dans l'espace public du quartier. C'est notamment dans les espaces ouverts à l'est du quartier que se déroulent ces meetings. D'autre part, le fait que certaines bandes de jeunes locales se disent – et sont perçues par une large partie de la population comme – sympathisants de certains de ces partis, brouille les lignes entre logique partisane et attitudes individuelles⁶⁵. De fait, ces jeunes en portant un discours de « protection du quartier » contre les bandes rivales venant du quartier voisin à dominante communautaire chiite de Chiyah-Ghobeiré et en entrant en rixes parfois meurtriers avec eux⁶⁶, affichent des slogans et une sémantique propre à certains de ces partis.

Au niveau de l'affichage, les trois partis procèdent à des pratiques d'affichage sous formes de posters, banderoles, portraits de leaders et drapeaux. Une partie de cet affichage est temporaire en lien avec des événements particuliers. Toutefois, une autre partie de cet affichage dans certains lieux du quartier est plus permanente. C'est notamment le cas de l'affichage des FL dans certaines rues proches de la ligne de démarcation. Il vise à « contrer » un affichage similaire du parti communautaire chiite Amal dans le quartier Chiyah-Ghobeiré de l'autre côté de la ligne de démarcation.

Les projets de médiation partisans dans le quartier sont clairement en compétition et miroitent la compétition entre les partis pour l'électorat et leadership politique des communautés chrétiennes. Toutefois, ces projets semblent promouvoir, avec certaines variations, des narratives identitaires-politiques en continuité avec celles des territoires idéologiques de la guerre, érigeant notamment Aïn er Roummané en « ligne de front » communautaire face à « l'invasion chiite »⁶⁷. Malgré un affichage marqué de ces partis dans le quartier, il est difficile de saisir l'ampleur de l'adhésion de la population à leurs projets de médiation. De fait, à la différence des activités des paroisses qui regroupent un public local large affilié aux fraternités, scouts et autres mouvements de jeunesse, les activités partisans rassemblent surtout des militants et des sympathisants à une échelle plus large que le quartier. De même, les locaux des partis ne représentent pas vraiment des centralités locales au-delà du milieu militant concerné.

65 Les représentants des partis concernés assurent dans des entretiens leur condamnation des attitudes de ces jeunes et refusent de porter la responsabilité de tout amalgame.

66 À l'issue de ces rixes, en 2009, on compte un mort et plusieurs blessés

67 Terme utilisé par des responsables politiques lors d'entretiens et reflété, en d'autres mots, dans certains affichages.

La médiation de l'associatif

Aïn er Roummané abrite un nombre d'associations de toutes tailles qui y ont élu leur siège. Hors des associations directement affiliées aux paroisses, on trouve des associations impliquées dans l'éducatif, l'humanitaire, le social et le sportif. Ces associations offrent des services à la population et, pour certains, gèrent des équipements⁶⁸. Toutefois, la grande majorité de ces associations opèrent à une échelle supérieure du quartier. Leurs locaux affichent des petites enseignes non ostentatoires et leurs activités dans l'espace public se réduisent à des activités particulières qu'elles organisent à un moment ou un autre de l'année.

Les associations des commerçants du quartier représentent un cas particulier. On en trouve deux à Aïn er Roummané. L'une opérant sur le territoire de Foen ech Chebbak et l'autre sur celui de Chiyah. Cela révèle le lien fort avec l'espace politique municipal local. Ces associations ont leurs locaux dans le quartier. Toutefois, leur impact sur le paysage urbain est d'une autre nature. De fait, leurs principaux projets se centrent sur l'organisation de l'espace urbain et de l'image qu'offrent les axes commerciaux dans le quartier. Par suite, ces associations oeuvrent pour améliorer la pratique de chalandise et attirer la clientèle, notamment lors des fêtes et soldes. Ceci se matérialise par des petites interventions sur l'espace de la rue, la décoration des fêtes ou encore la promotion des commerces à travers l'affichage publicitaire.

Reste que les projets de ces associations restent limités dans leur portée et incapables de médier entre les projets individuels au-delà de certains secteurs.

La médiation du public

Dans l'espace d' Aïn er Roummané, le public comprend surtout les deux municipalités de Foen ech Chebbak et Chiyah et les équipements et services gérés par des ministères comme les écoles publiques et le centre local du ministère des affaires sociales. Nous nous focalisons ici sur le projet de médiation porté par la municipalité de Chiyah. Cela parce que la majeure partie de Aïn er Roummané se situe dans le périmètre administratif de cette commune et parce que cette municipalité a été très active dans le quartier.

Il est d'abord à noter que la municipalité est dominée politiquement par une alliance de clans familiaux et de notables issus des anciennes familles de Chiyah autour de la personne du président Edmond Gharios. Des personnes affiliées aux différents partis chrétiens sont présentes au sein du conseil communal, toutefois elles sont minoritaires et représentent autant leurs familles que leurs partis. Ceci est notamment dû à la nature du scrutin électoral au Liban menant les électeurs à voter dans les localités desquelles sont issues leurs familles. De fait, la population de Chiyah touche les 60000 personnes alors que seulement une dizaine de milliers a droit de vote, et de ces derniers nombreux n'habitent pas le quartier, voire ont immigré du pays depuis longtemps. Il est aussi important de signaler que le périmètre communal de Chiyah comprend aussi, autre que Aïn er Roummané, les quartiers à l'est de la ligne de démarcation. Ces quartiers, représentant l'ancien centre de la commune, ont été dévastés par la guerre, leur population déplacée et remplacée par une autre très majoritairement de la communauté chiite.

Depuis 1998, la municipalité porte un projet de reconstruction et de développement qui a un effet conséquent sur la transformation du paysage urbain du quartier et la proposition d'une médiation entre les différents projets individuels. Ce projet porte d'abord sur l'élimination des cicatrices visibles de la guerre stigmatisant le quartier. Avec l'assistance de fonds publics de l'État, la municipalité entreprend un chantier de rénovation des façades, notamment sur la

68 C'est le cas par exemple de la YWCA pour une école technique et d'une association locale pour un terrain de sport municipal dans le quartier.

ligne de démarcation, du démantèlement des ruines et de levée des remblais de la guerre. La rénovation de l'église Mar Mekhael, ainsi que du palais municipal voisin, représente une action symbolique cherchant à fonder une narrative de rassemblement au niveau du territoire municipal. Toutefois, cette promotion d'un « autre Chiyah » ne contredit pas une certaine focalisation sur Aïn er Roummané.

L'action d'amélioration des voiries, en termes d'asphaltage, création ou rénovation des trottoirs, signalétique, éclairage et mobilier, représente une trame importante d'homogénéisation et de structuration du paysage urbain du quartier⁶⁹. Pour faire face à la question du manque des parkings, elle impose aux propriétaires des parcelles vides au centre du quartier leur transformation en parkings – payant ou non – tant que cette parcelle demeure vide. Ceci a mené dans un premier temps à un allègement de la pression de stationnement sur la voirie⁷⁰, sauf que l'urbanisation progressive et la multiplication des voitures avec les nouveaux arrivants mettent à mal cette stratégie.

Les espaces verts restent la principale contribution de l'action municipale à la transformation du paysage urbain du quartier. Ainsi, la municipalité décide de vouer une bonne partie de son stock foncier dans le quartier en espaces verts : simples aménagements décoratifs sur une lisière de rue ou un îlot au milieu de la rue, jardins fruitiers sur une parcelle donnant sur la rue, jardin public aménagé ou encore des passages aménagés et plantés le long des anciens rails de chemins de fers. De fait, la municipalité cherche à promouvoir une image du quartier alternative à celle de la « banlieue de béton » qui caractérise cette zone de la banlieue. Elle complète aussi son intervention sur les espaces ouverts, en créant des terrains de sports dans la zone à l'est du quartier. Elle transforme aussi de larges parcelles – comme celle de l'ancienne usine Kassarjian et d'autres à l'est du quartier – en terrains vagues pouvant être utilisés pour l'organisation de festivités et autres rassemblements en plein air.

L'animation de l'espace du quartier est aussi sur l'agenda municipal. Ainsi, la municipalité est toujours présente, voire partenaire, dans les activités organisées par les paroisses, le secteur associatif et les partis politiques. Elle organise ses propres manifestations comme le festival de l'été, rassemblant plusieurs milliers de personnes. Elle s'est engagée dans la construction d'un important complexe socioculturel et sportif visant à accueillir des activités culturelles, des événements sociaux (ex. mariages) ainsi que des matchs de sports de salle. Aujourd'hui, ce complexe imposant à l'est du quartier marque une de ses principales entrées.

Elle contribue aussi avec l'association de commerçants de Karm ez Zaytoun à la décoration des axes commerciaux. Toutefois, au niveau de l'affichage, sa contribution reste modeste. Elle se résume à des banderoles et des posters qui marquent des événements, ou encore à une statue érigée près de Mar Mekhael en l'honneur de l'ancien ministre Michel Zakour issu de Chiyah. Il est à noter cependant, qu'au niveau du paysage urbain, un dispositif reflète une approche discrète de la municipalité pour promouvoir une certaine narrative identitaire de son territoire : les plaques toponymiques des rues. De fait, la municipalité s'est employée à installer des nouvelles plaques, notamment dans les nouvelles rues à l'est et au sud du quartier, portant le nom de notables « historiques » de la commune.

Un arrangement paysager pour articuler et miroiter l'équilibre de force entre les projets de médiation

Ce dernier fait, concernant la toponymie, révèle les limites de ce projet de médiation porté par la municipalité. Son action est celle la plus déterminante parmi les projets collectifs proposés par son effet sur le paysage urbain du quartier. Reste que ce projet demeure timide et doit

69 Olnagier Pierre-Jacques, « La voirie, trame des paysages urbains : le rôle des infrastructures routières dans le paysage des villes », *Les annales de la recherche urbaine*, 85, p. 162-170

70 À l'exception de certaines rues au nord du quartier.

naviguer entre des écueils quand il est question de proposer une narrative de rassemblement. Ses actions au niveau de la voirie et surtout au niveau des espaces ouverts – comme on va voir dans la sous-partie suivante – par son accessibilité, la diversité des usages qu'elle invite et l'effet locomotive qu'elle engendre pour le développement de projets privés qui s'articulent autour, représentent sur certaines zones un exemple de médiation réussie. Toutefois, pour le paysage urbain de l'ensemble du quartier, l'« arrangement » informel de coexistence en cours, qui semble structurer les articulations entre les différents projets de médiation collectifs, relègue le projet municipal à une position bien marginale.

De fait, cette articulation se fait sur trois registres différents où une catégorie d'acteurs domine dans chacun. Le projet municipal domine dans la production de l'espace en tant qu'infrastructures et équipements de base. La contribution des projets communautaires à ce niveau se limite aux églises et les projets politiques en sont totalement absents. Au niveau de l'animation de l'espace, c'est surtout les acteurs communautaires qui dominent avec une présence dans l'espace public presque continue. Cette présence se déploie tout au long de l'année, au rythme des calendriers religieux et des activités des associations de paroisse. Au niveau animation, les acteurs politiques sont présents mais de façon relativement limitée, lors d'événements et de meetings épisodiques qui s'accroissent à l'approche des élections. La municipalité est aussi présente. Toutefois, elle joue plus du rassemblement et s'appuie beaucoup sur les paroisses et autres acteurs associatifs pour organiser les rares événements qui relèvent spécifiquement d'elle, comme le festival d'été. Au niveau du marquage identitaire de l'espace, ce sont les acteurs politiques, et notamment les FL, qui offrent la sémiotique la plus frappante du paysage urbain du quartier. De fait, leur narrative s'appuyant sur une identité « chrétienne » pieuse et militante peut intégrer facilement des éléments forts et rassembleurs des projets communautaires comme les impressionnants ensembles statuaires de la rue Maroun Maroun et les croix de bois. En même temps cette narrative marginalise la sémiotique timide du projet municipal qui ne s'exprime dans le paysage urbain que sur les plaques de certaines rues du quartier. Cette sémiotique municipale promeut une narrative identitaire de Chiyah basée sur la mémoire du village initial, cher au clans familiaux originaux, et sur l'hagiographie d'un panthéon de notables « historiques » de la localité, mais qui est étrangère pour la large majorité de la population résidente.

L'espace et les objets comme médiateurs : les case de la zone est de Aïn er Roummané vs la ligne de démarcation

Vu que cette recherche est toujours en cours et vu la limitation en termes de taille de texte, nous nous suffirons ici à mettre en avant des éléments de la recherche qui soulignent de façon indicative le rôle structurant que jouent l'espace et les objets comme médiateurs permettant d'agrèger les différents projets ou au contraire contribuant à la fragmentation du paysage urbain.

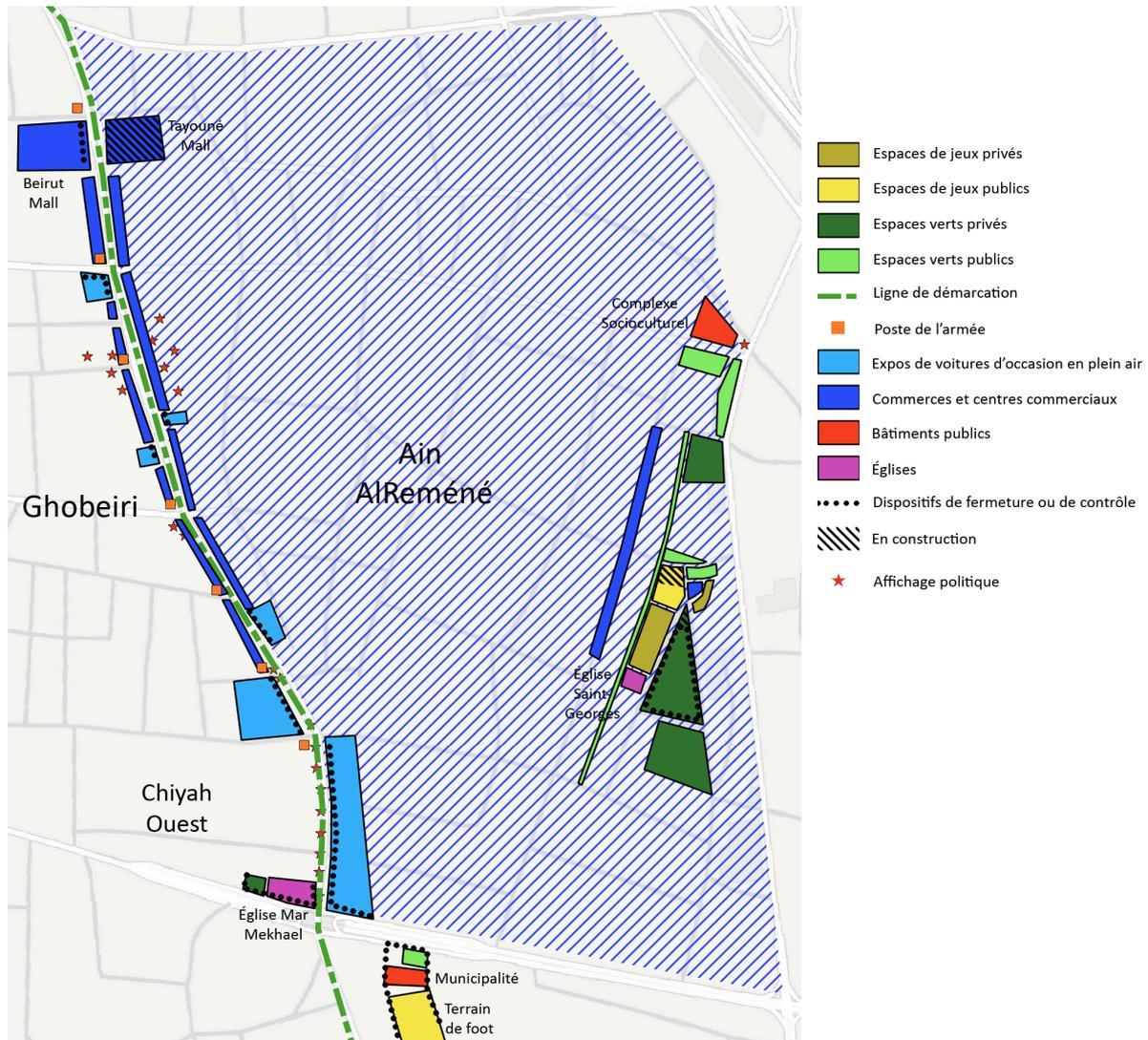


Figure 2 - Carte des secteurs de la ligne de démarcation et de l'est d'Aïn AIReméné

Source : Farah (2015) sur base de plan CartoDB

C'est à l'est d'Aïn er Roummané, sur de terrains qui étaient encore vides que la municipalité décide de concentrer les espaces verts, terrains de jeux et son complexe socioculturel et sportif. Le passage de randonnée le long des rails de l'ancien chemins de fers, relie la zone de terrains de jeux et le terrain de festivités au sud au jardin public et complexe socioculturel et sportif au nord. Dans les deux zones en plus des éléments ici cités, la municipalité introduit différentes landes d'espaces verts décoratifs. Un peu plus au sud se trouve aussi l'église Saint-Georges avec ses associations et ses activités qui commencent à représenter une continuité de cet espace. Ce qui est toutefois intéressant dans les aménagements municipaux c'est surtout l'effet locomotive qu'ils provoquent. De fait, ils drainent un grand nombre d'usagers de différents âges qui viennent se promener, s'entraîner, jouer ou simplement flâner. Cet espace devient aussi l'espace de prédilection des meetings politiques, des carnivals des paroisses, des activités associatives et du festival d'été. On voit ainsi ouvrir tout autour des nouvelles activités et des commerces. En continuité des terrains de jeux publics, des privés construisent d'autres terrains payants pour des activités plus variées comme le tennis. Des cafés restaurants ouvrent en donnant sur ces aménagements et en présentant une continuité d'accessibilité avec eux. Un de ces cafés offre même des activités complémentaires de jeux d'enfant (payants ou gratuits contre consommation). Sur les axes routiers donnant sur ces aménagements on voit la

construction rapide de nouveaux immeubles dont les rez-de-chaussée vont fournir les locaux d'un nouvel axe commercial. Dans cet espace le marquage identitaire politique et religieux est moins présent que dans d'autres zones du quartier.

Par opposition, le cas de l'ancienne ligne de démarcation séparant le quartier de celui de Chiyah-Ghobeiré offre un tout autre paysage urbain. Malgré la multiplication des projets individuels et collectifs, notamment municipaux, le paysage reste fortement fragmenté et en tension et les éléments physiques de l'espace, surtout les dispositifs de fermeture, de sécurité et de marquage territorial contribuent à cet effet. Comme dit plus haut, la municipalité de Chiyah est intervenue de façon conséquente sur la ligne de démarcation : démantèlement des ruines, retapages des façades, rénovation de l'église Mar Mekhael et du palais municipal de Chiyah, ainsi que le tracé d'un terrain de football municipal... De même, on peut observer un grand nombre de projets individuels, notamment commerciaux. C'est le cas du Beirut Mall mais aussi d'un grand nombre de commerces et d'immeubles de bureau. Récemment, surtout du côté de Tayouné, on peut observer l'émergence de plusieurs bâtiments de standing résidentiels. Le fonctionnement et le paysage urbain de cette rue se structurent toutefois très différemment des espaces à l'est d'Aïn er Roummané. Ainsi que ce soit les jardins du palais municipal, ceux de l'église Mar Mekhael ou le terrain de foot, leur accès est restreint par des enceintes, portails et barrières. C'est aussi le cas autour du centre commercial Beirut Mall et de nouveaux bâtiments résidentiels avec des dispositifs sécuritaires en caméras de contrôle et de vigiles privés. La présence de points de l'armée, voire de tanks, depuis 2005 pour contrer les rixes entre les bandes rivales des quartiers ainsi que l'affichage sémiotique des partis politiques dans les rues donnant sur la ligne de démarcation dans les deux quartiers contribuent fortement, symboliquement et matériellement, à minimiser la mobilité transversale dans cette rue. Quant aux commerces de la rue, ils sont principalement dédiés au trafic de passage : commerces de voitures et de pièces détachées, snacks, petites épiceries. Les commerces automobiles sont entourés de grilles bordant leurs parcelles.

Nous ne pouvons nous étaler en termes de conclusions de cette partie surtout que la recherche en cours attend toujours le résultat d'enquête plus ethnographique sur l'utilisation de l'espace et des objets dans ces deux lieux étudiés à Aïn er Roummané. Cependant, on peut déjà observer l'intérêt d'une offre de l'espace public minimisant les dispositifs de fermeture et offrant une polyvalence et une diversité dans les usages. De fait, devant un espace public hostile, d'accès restreint ou offrant des possibilités limitées d'usage, le privé a tendance à insister sur sa démarcation, voire sa rupture, avec le public, se replier sur lui-même et à être sceptique de toute médiation collective qui lui est offerte.

Conclusion provisoire

Nous revenons dans cette conclusion notamment sur les apports et opportunités ainsi que ses limitations qu'offre la conceptualisation du paysage urbain présentée dans ce texte pour étudier les évolutions de paysages urbains complexes.

Le principal intérêt de cette conceptualisation c'est sa capacité à identifier, dans un contexte de fragmentation sociale et spatiale profonde, et à travers la description du paysage même, sa forme, sa localisation, son accessibilité, ses usages et ses sémiotiques, les articulations et les ruptures entre des projets individuels et collectifs. Cela permet d'aller au-delà de la division des tâches, qui ressemble de plus en plus à une fracture, entre l'analyse spatiale puisant dans le morphologique et l'analyse sociale se focalisant sur les groupes sociaux, leurs représentations et leurs intérêts.

C'est l'aspect réticulaire du paysage urbain comme assemblage et liant qui est mis en avant. Il est bien un palimpseste, mais un palimpseste articulé. Même le paysage urbain le plus chaotique et mouvant ne représente plus qu'un empilement de fragments, représentatifs de la

diversité des identités essentialistes en place, mais des choix d'aménagement et d'organisation des objets, corps et messages dans l'espace. Ceci est particulièrement utile dans des sociétés polarisées ou en crise et où l'analyse dominée par le paradigme de la polarisation sociospatiale induit des généralités qui ne permettent pas de saisir des subtilités qui sont autant de possibilité de transcender cette polarisation⁷¹.

La méthodologie envisagée s'inscrit dans cette logique. Elle récusé d'aborder la complexité à partir d'une logique structurelle, restituant les éléments d'une théorie prédéfinie. Elle choisit, à la manière de ce que propose Latour⁷² d'aborder cette complexité par bouts mais toujours dans une logique systémique, appliquant les mêmes procédures de description pour parler du projet individuel d'un enfant jouant au ballon dans sa rue qu'à un projet d'aménagement. Cela permet de trouver les articulations entre ces différents projets et différentes échelles.

Toutefois, cette méthodologie représente aussi ses limitations. Sa principale limitation est d'ailleurs tributaire d'un de ses points de force, le choix de considérer le visuel comme le point d'entrée de l'analyse. En fait, ceci laisse des points morts, ceux que le visuel ne peut recenser. Pour donner un exemple, à partir de l'observation visuelle, le résidentiel construit dans l'après-guerre à Aïn er Roummané a été considéré en premier lieu dans ce texte comme un même type de projet. Or, nous savons sur base d'enquêtes plus qualitatives, basées sur des entretiens, qu'un des éléments de tension focalisant l'attention de certains acteurs dont la municipalité, est bien la différenciation faite entre résidents des communautés chrétiennes et ceux de la communauté chiite, menant au discours de « l'invasion chiite ». Ceci ne remet pas nécessairement en cause la méthodologie mais suggère, comme nous avons fait, de la coupler à des entretiens avec les acteurs des projets. D'autre part, de par sa conception, cette méthodologie se base sur une économie entre quantité et qualité d'informations rassemblées sur un lieu ou une échelle de paysage urbain et la qualité de l'analyse qu'elle offre sur l'évolution de l'espace urbain. Plus l'échelle est grande plus la méthodologie connaît des limitations dans la restitution d'une analyse détaillée. Néanmoins, il nous semble qu'elle reste bien utile pour souligner les tendances en place.

Au delà de l'aspect méthodologique, cette conceptualisation a des implications politiques et pédagogiques conséquentes. D'abord, le paysage urbain en ressort comme un projet collectif, par suite comme objet politique. C'est à travers le contrôle ou les arrangements physiques ou temporels des éléments spatiaux – dans leurs dimensions matérielles et cognitives – que se développe une micro-politique de l'environnement urbain avec conséquences sur la qualité de vie et les relations des habitants, usagers et institutions. Une telle lecture nous semble particulièrement utile dans les villes vivant de fortes polarisations comme à Beyrouth. Elle ramène des possibilités de résilience et de contournement des fractures qu'impose la polarisation, notamment en temps de paix. D'ailleurs, dans les deux dernières décennies on observe à Beyrouth la multiplication d'actions et de projets portés par des municipalités et des collectifs associatifs sur des espaces publics en tension avec plus ou moins de succès. De fait, la capacité de construire d'identifier les possibilités et d'élargir le cercle et la portée des ententes et des arrangements nécessite des compétences particulières à la charnière de plusieurs disciplines et savoirs : une sensibilité à – et une subtilité permettant d'articuler – à la fois les dimensions politiques et spatiales. De là l'importance de l'élargissement des compétences et savoirs des professionnels de l'aménagement paysager en termes de médiation politique. Les formations dédiées à l'action paysagère au Liban gagneront ainsi à quitter plus

71 Brand Ralf et Fregonese Sara, *The Radicals' City: Urban Environment, Polarization, Cohesion*, Surrey, Ashgate, 2013, p. 192.

72 Latour, Bruno, *Reassembling the Social: An Introduction to Actor-network Theory*, New York: Oxford University Press, 2005

rapidement l'approche du spécialiste esthète recherchant une certaine harmonie descendante, pour rejoindre la révolution touchant aujourd'hui toutes les disciplines du design et poussant vers plus de participation et d'engagement alternatif/radical.